Les jeunes du Sud et le temps du monde : identités, conflits et adaptations

*Mamadou Diouf *, René Collignon ***

Même si elles ne se limitent pas seulement aux pays du Sud, les discussions et controverses sur les jeunes et la jeunesse revêtent, dans ces pays, un relief et un caractère particuliers. Cela est dû à plusieurs raisons qui conjuguent la situation économique catastrophique de la plupart de ces régions, le poids démographique important des jeunes, la place qu'ils tiennent dans les phénomènes de violence et le développement de marginalités porteuses de dysfonctionnement social et politique. Par ailleurs, dans les bidonvilles sordides de la misère, ils paient souvent un lourd tribut à l'exploitation sociale et sexuelle en tant que force de travail et de plaisir. Les controverses portant sur les banlieues européennes [Brynner *et alii*, 1998 ; Stuart Hall, Jefferson, 1976] et nord-américaines [Magnet (ed.), 2000 ; Létourneau, 1997 ; Skelton, Valentine (eds), 1998 ; Epstein, 1998], qui associent la violence, les inventions culturelles et artistiques et les fractures sociales et politiques, témoignent aussi à leur manière de cette présence dans l'espace public des pays développés qui s'impose au cœur de la réflexion sur les sociétés contemporaines. Il existe ainsi des similitudes entre le monde développé et les pays en voie de développement sur la question politique et les investigations académiques portant sur les jeunes ; il faut toutefois reconnaître que les manifestations visées par les traitements politiques (discours moral de l'effritement des valeurs et de la reconstruction d'une certaine civilité par l'instruction civique et/ou citoyenne) et universitaires (mis en œuvre par les différents répertoires des disciplines académiques) sont très diverses.

Le regard porté sur la jeunesse est largement influencé par les conjonctures dans lesquelles il se déploie et les objets d'observation qu'il se donne à regarder et à mettre en ordre, entre la conformité ou la non-conformité aux assignations idéologiques, sociales, économiques – qu'elles se réfèrent ou non aux traditions – et les diverses formes de modernité, indigènes ou internationales, proposées sur le marché du développement.

---

* Historien, département d'histoire et CAAS, University of Michigan, Ann Arbor, États-Unis.
** Chercheur au CNRS, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Nanterre.

À la profusion des approches correspond une abondance éditoriale produite sur une longue période. Cette littérature permet aujourd'hui de suivre non seulement le moment de l'émergence de la catégorie « jeune » sur la scène des sciences sociales comme territoire d'investigation, mais elle impose une mise en perspective historique, une contextualisation du déroulement de la réflexion. Comme le montrent les textes qui composent ce numéro, la notion de « jeune » a eu différentes significations au cours de ce long XX^e^ siècle. La contribution de Leyla Neyzi illustre, avec force détails, en s'adossant sur l'exemple turc, le moment nationaliste des années vingt aux années cinquante ; la jeunesse est construite et se construit comme l'avant-garde de la construction nationale. Son identité se forge dans l'éducation et sa mission historique se réalise dans la fabrication d'une modernité qui libère simultanément du poids des traditions et du complexe d'infériorité à l'égard des puissances occidentales développées. Ce moment qui investit la jeunesse d'une mission particulière – plutôt inauguré en Asie, en Amérique latine – déborde, pour ce qui concerne l'Afrique, jusqu'aux années soixante et soixante-dix pour les anciennes colonies françaises et lusophones ; et pour l'Afrique du Sud, il est clôturé au début des années quatre-vingt-dix [1].

La séquence nationaliste se prolonge avec un nouveau moment, dont les bornes sont les années cinquante et quatre-vingt, suivant les régions et les continents. Elle confirme la mission historique de la jeunesse, dans un nouveau contexte de division des sociétés en une droite et une gauche prises dans une féroce confrontation symbolisée par la fracture qui divise le monde en deux camps : le bloc soviéto-chinois à l'Est et le bloc occidental sous la direction des États-Unis. Entre les deux, des sociétés et des pays pris en tenaille, en quête d'une identité différente qui paraît se traduire dans le difficile concept de « Tiers Monde ». Dans ces derniers territoires, les jeunes s'investissent du rôle d'acteurs messianiques agissant au nom de l'ensemble de la société, porteurs de paroles de rupture et de la promesse de lendemains qui chantent. Le texte d'ordonnancement de cette prophétie tendue vers la réalisation de la société de justice et d'égalité est alors le marxisme et ses différentes versions dont les icônes sont les pères du socialisme scientifique, mais également, Lénine, Mao, l'oncle Ho, « Che » Guevara, Patrice Lumumba… dont les photos ornent les murs des chambres universitaires et des clubs de jeunes à travers les pays dépendants.

Les instruments disciplinaires, tout comme les objets traités dans les réflexions sur les jeunes et la jeunesse, présentent une grande variété, précisément parce qu'ils ont été très sensibles aux conjonctures historiques, politiques et scientifiques. En effet, le concept de jeunesse, comme la réalité dont elle tente de rendre compte, s'est imposé au cours de la construction des nations sous-développées, qu'elles soient issues ou non des aventures impériales (empire ottoman, empires coloniaux européens, en Amérique latine, en Asie et en Afrique) ou des aventures

1 Achille Mbembe [1985] en donne une bonne illustration pour l'Afrique subsaharienne des deux premières décennies dans *Les Jeunes et l'Ordre politique en Afrique noire*, à la suite de l'ouvrage de Jean-Pierre Ndiaye [1971], *La Jeunesse africaine face à l'impérialisme*. Pour l'Afrique du Sud, l'ouvrage de Jeremy Seekings [1993], *Heroes or Vilains? Youth Politics in the 1980's*, reprend la même question des rôles des jeunes dans l'entreprise de construction nationale.

impérialistes américaines dans les deux premières régions mentionnées, en particulier en Amérique centrale et du Sud [Escobar, Alvarez (eds), 1992] et en Asie.

Nations « jeunes » comme elles se définissent elles-mêmes, par rapport aux sociétés développées, elles ont produit une interprétation plurielle et instable de leur propre devenir et de leur trajectoire, autant pour la consommation interne que pour un usage externe [Blanch, 1980]. Les interprétations indigènes se sont construites en relation avec des mémoires enracinées dans le passé. Ce passé qui renvoie généralement à la subordination à une puissance étrangère ou à la soumission autoritaire à des traditions séculaires (ou aux deux à la fois) se présente comme obstacle à la modernisation et au développement. Les tâtonnements, les rêves et les tentations qui jalonnent les parcours accidentés de libération et de développement économique, politique et social renvoient à une identité de jeune et aux pratiques de la jeunesse. Elles deviennent de la sorte les acteurs ressources et les enjeux de l'histoire contemporaine des nations postcoloniales. Ce triple positionnement paradoxal et instable trouve son point d'incandescence dans le contexte particulier de la mondialisation qui ouvre un nouvel épisode dans les relations entre les identités particulières et la référence universelle/occidentale et dans les tensions entre histoire et subjectivité, parcours individuels et règles communautaires (indigènes ou internationales).

La jeunesse se présente comme le double vivant, la réplique des nations en construction. Elle est à la fois le présent et la promesse d'un futur de maturité et de réussite. Elle porte le possible et le souhaitable. Elle se trouve au point de départ de la rupture avec le passé et à un point d'arrivée, avec l'inauguration d'un futur porteur d'un avenir de réalisation individuelle et collective et d'inscription dans une nouvelle historicité mondiale. L'avenir en cause est celui qui se forge dans l'aventure nationaliste. On peut considérer que, même si les exemples indien (N. Kumar) et turc (L. Neyzi) ici présentés sont en décalage, le moment fondateur des trajectoires analysées est la période qui fait suite à la Seconde Guerre mondiale, une période fortement marquée par l'euphorie de la croyance à un recommencement et une régénération universelle de l'humanité.

Face à la variété et à la multiplicité des options offertes, les contributions présentées proposent des lectures plurielles, parfois complémentaires, parfois contradictoires. On constate, d'une part, les trajectoires de conformation aux rôles assignés (M. Mohamed-Abdi) et/ou la définition d'une mission historique (L. Neyzi, N. Kumar) et, d'autre part, la fougue, l'esprit de risque, d'aventure, d'innovation, dans une tentation constante qui prend, à l'occasion, les figures violentes de la dissidence (R. Bazenguissa-Ganga ; É. de Latour), de la négation délibérée de l'horreur (G. Gasser), du rêve et du « départ » aux sens différents relevés par Cécile Rousseau *et alii* (la folie) ou par Mahamet Timera (la migration et le désir de réalisation individuelle), ou encore de la dissonance/dissidence et de la créativité artistique (N.A. Benga) et économique (Ph. Antoine *et alii*).

La contribution d'Antoine *et alii* semble fournir un axe autour duquel peut s'ordonner l'ensemble des textes retenus dans ce numéro. Elle s'intéresse à « la contrainte de rester jeune » dans trois capitales africaines. Les auteurs adoptent une approche qui privilégie l'analyse biographique et un recours rigoureux et systématique à la quantification. Elle combine une analyse de l'évolution de l'insertion

sociale avec une étude approfondie de l'âge de franchissement des principales étapes de l'entrée dans la « vie adulte ». Plusieurs conclusions se dégagent de cette étude. La première est que le prolongement ou le raccourcissement du « cycle de jeunesse » joue un rôle considérable dans la construction de l'identité du jeune. Une identité qui s'inscrit dans la réussite ou l'échec de l'insertion sociale. Un processus qui se décline dans une conformation aux rôles assignés par la classe d'âge, le groupe et la société, l'État, avec ses principales étapes, rituels de passage et formes initiatiques étudiés dans ce numéro à propos de la Somalie (M. Mohamed-Abdi ; C. Rousseau *et alii*), de certains pays du Sahel, Sénégal et Mali en particulier (M. Timera), de l'Inde (N. Kumar) et de la Turquie (L. Neyzi). La seconde conclusion de l'étude confirme que, dans le cas africain, contrairement à la construction romantique du jeune et de la jeunesse, la (dé)synchronisation des différentes étapes sur la route de l'insertion sociale (l'emploi, l'autonomie financière et résidentielle et le mariage) qui varient selon les cas et les villes n'est pas le résultat d'un enrichissement des opportunités, mais la conséquence directe de la dégradation continue des conditions de vie. Ces procédures et formalités de passage sont d'une grande complexité, en particulier dans les relations de genre et de génération, non seulement à chaque étape, mais aussi dans les combinaisons entre les différentes étapes. Pour ce qui concerne la comparaison entre hommes et femmes, il est intéressant de noter que si l'étape professionnelle (l'acquisition d'un emploi) est indispensable dans le parcours masculin, cette tendance forte pour les générations anciennes est remise en cause avec la montée du taux d'activité des femmes, surtout à Dakar. Une mutation qui indique le rapprochement rapide du mode d'acquisition d'un statut d'adulte chez les jeunes femmes de celui observé chez les hommes. Les auteurs s'appuient en particulier sur l'exemple malgache dans lequel l'osmose semble s'être réalisée : le travail – et non le mariage – constitue aujourd'hui, à Tananarive, la première forme d'établissement féminin. La dernière conclusion de cette comparaison portant sur trois métropoles africaines est que le chômage et la précarisation de l'emploi concourent à la fragilisation du statut d'adulte. De cette conclusion, deux constats peuvent être tirés :

– D'une part, la relation genre/génération est très flexible et sujette aux fluctuations de l'histoire et des ambitions individuelles et collectives. Les contributions relatives aux migrations en abordent directement ou indirectement quelques conséquences. S'investir dans la compréhension de cette relation aiderait certainement à mieux comprendre les modalités de l'insertion réussie ou non des jeunes et les trajectoires qui influencent non seulement la relation aîné/cadet et les tours et détours de la parenté si chère à l'anthropologie du siècle dernier, mais aussi la plasticité des combinaisons possibles et envisageables à chaque étape, selon le niveau d'éducation et la densité des relations sociales.

– D'autre part, en sortant des recherches anthropologiques, historiques, en particulier pour prendre en considération le traitement de la condition des jeunes par l'esthétique musicale, littéraire et plastique, on constate que la notion d'allongement de la jeunesse révélée par Antoine *et alii* n'est pas la seule issue possible à une situation de crise. N'est-il pas nécessaire en effet d'envisager d'autres modalités de la question ? Celle par exemple pouvant se traduire par le « départ » tel qu'il est décrit par Rousseau *et alii*, ou l'impossible accès à un statut d'adulte. Une

impossibilité qui peut se manifester dramatiquement par une dérive vers la folie, une forme radicale de sortie de la problématique, ou bien encore le raccourcissement de cette phase juvénile, qui peut s'opérer soit par le basculement vers la violence et les marges [Cruise O'Brien, 1996 ; El-Kenz, 1995 ; De Boeck, 1999] qui effacent les normes de l'insertion régulière, soit par le départ vers d'autres cieux (la promesse individuelle de la migration selon l'approche de Timera) ou l'inscription dans la mondialisation technologique et économique qui invente, dans le Sud, y compris en Afrique, des *golden boys*.

À l'allongement de la jeunesse, ne pourrait-on pas en contrepoint opposer son brutal raccourcissement tel qu'il est décrit par des écrivains comme le Nigerian Ben Okri [1992 ; 1997] ou l'Ivoirien Ahmadou Kourouma [2000] [2] ? Aux contraintes et opportunités qui justifient l'analyse proposée par Antoine *et alii*, Rousseau *et alii*, et Mohamed-Abdi, s'opposent l'économie radicale de cette tranche de vie et son incorporation dans l'âge adulte : comme un moment de recours systématique à la violence et l'acquisition du droit de donner la mort (É. de Latour ; R. Bazenguissa-Ganga), ou, dans le cas des enfants-soldats africains et asiatiques, comme un collapsus brutal qui pose une seule question : est-il possible de vivre la jeunesse, du moins telle qu'elle est définie aussi bien par la tradition que par l'humanisme moderne, comme un moment de découverte de la vie et de perte progressive de l'innocence de l'enfance [3] ? Est-il possible de séparer radicalement, dans les situations de sous-développement, les âges, de l'enfance à l'âge adulte ? En effet, si l'on considère la littérature occidentale, les jeunes et la jeunesse semblent avoir constitué des catégories qui sont définies comme transhistoriques et transculturelles, du moins dans le discours public. Par contre, anthropologues et historiens ont toujours insisté sur les significations changeantes dans le temps et à travers l'espace, de la réalité que recouvrent les deux notions. Ce d'autant plus que les assignations des jeunes et les signes qui leur attribuent une fonction politique, sociale et économique, portent des images et représentations qui renvoient à la société elle-même et à son imaginaire. En suivant l'historien anglais E. Hobsbawn [1962], on constate que la jeunesse comme concept abstrait de la sociologie contemporaine, renvoyant au principe générationnel, est le produit de la « formation idéologique » qui caractérise la modernité nationaliste. Si les spécialistes de sciences sociales continuent à hésiter sur la manière de rendre compte de la complexité et de la rapidité des mutations des jeunes, les écrivains africains les invitent pour leur part à considérer la fin de la jeunesse :

> « L'Afrique continent de la jeunesse ? Pas pour très longtemps. À force de frapper les 15-40 ans, l'hécatombe du sida est en train de faire de telle sorte que le continent aura bientôt plus de sexagénaires que d'hommes et de femmes de 40 ans. Nous avons un continent digne d'un roman de science-fiction, un continent de vieillards sans enfants ! Se révèlent l'extrême difficulté et volatilité des énonciations sur les jeunes pris dans le tourbillon, plus visible, des conflits armés, des catastrophes naturelles et de la crise économique » [Dongola, 2000 : 6].

---

2 Pour les versions non romancées, on pourrait se reporter à K. Peters et P. Richards [1998], I. Abdullah et Y. Bangura (eds) [1997] et A. Honwana [1999].

3 Voir à cet égard l'invention de l'adolescence comme construction sociale dans la récente *Histoire de l'adolescence et des adolescents* (*1850-1914*) par Agnès Thiercé [1999].

Le romancier congolais nous somme de considérer que la fin de la jeunesse, c'est aussi la fin de la famille, de la communauté, et le télescopage, comme dans un fondu enchaîné de trois moments vécus simultanément. La jeunesse n'est plus, dans cette lecture, un moment de transition plus ou moins long; elle ne renvoie plus à l'âge, mais à la condition de dépendance et l'absence d'autonomie vis-à-vis de la famille, de la communauté ou de l'État.

Entre le moment de la désillusion des promesses non tenues, des rêves qui ont tourné en terribles cauchemars, et celui de l'indépendance, avait pris place le moment nationaliste dont l'analyse du cas turc illustre bien les missions historiques et de construction de mémoires qu'il a remplies pour aller à l'assaut de la modernité. L'approche historique de Leyla Neyzi suit à la trace les tribulations des différentes assignations, les lieux et professions dont elles s'emparent et les conflits qu'elles provoquent. Elle montre le caractère contingent et l'historicité du concept de jeunes et de ses modes de mise à l'épreuve. Nita Kumar s'intéresse précisément à l'un d'entre eux, l'éducation, dans l'Inde contemporaine. Dans les deux cas, sont en cause la marche vers la modernité et la rupture avec le passé et les traditions. Un double mouvement qui a vocation à rapprocher ces mondes, la Turquie ottomane et l'Inde indépendante du modèle de référence: l'Europe et l'Occident développé.

Dans la clôture du moment fondateur, de son euphorie, sont en cause divers facteurs: autoritarismes, opérations de caporalisation et de répression, dérives et violences révolutionnaires, effritement des cadres anciens de socialisation (famille, communauté…), qui ont entraîné la fabrication de nouvelles histoires, des imaginaires dissonants, de nouvelles missions historiques et de nouvelles aventures (migration, insertion sociale urbaine, marginalisation, ghettoïsation…) et une dérégulation des formes de la violence entraînant sa prolifération.

Les situations sont certes différentes selon le continent considéré. On peut cependant leur reconnaître un dénominateur commun, à savoir que la question des jeunes n'est visible, perceptible, que lorsqu'elle devient un objet de controverses dans l'espace public et/ou de perturbations de l'ordre public dans ses registres idéologique, sécuritaire, moral et culturel. Ainsi, si en Afrique, le sida, les conflits armés et la délinquance sous toutes ses formes structurent de manière assez ferme la condition des jeunes, en Asie la question de la jeunesse est dominée par la mise au travail des enfants et leur contribution dans les entreprises économiques légales ou illégales (drogue, prostitution), alors qu'en Amérique, les enfants de la rue, de la guerre et de la drogue font l'actualité et l'objet de nombreuses études ethnologiques et sociologiques. Directement ou indirectement, les jeunes, quelle que soit leur situation, dans leurs pays respectifs, exercent une influence considérable sur la forme et le contenu des débats politiques, de la production artistique, culturelle, religieuse et sportive, imposant ainsi dans des circonstances aussi diverses la confrontation entre traditions nationales et impulsions mondiales.

Peut-on, dans ces circonstances, retenir que le moment présent, pour ce qui concerne les jeunes, est caractérisé par une vie d'adulte différée? Si la réponse est affirmative, quelles peuvent être les conséquences d'une telle situation en termes de sociabilité, de dissidence possible et de créativité? Quelles sont les grandes lignes de la recomposition sociale et de la réinvention des normes qu'elle

implique ? À la lumière des contributions de ce numéro, s'impose une première conclusion. On assiste non seulement à un allongement de la condition de mineur social des jeunes, mais aussi à un aller-retour entre la position d'adulte et celle de jeune. Dans les situations de crise ou d'entrée précoce dans le monde du travail, l'accès à l'âge adulte par la possibilité d'infliger la mort ou l'accès à des ressources financières sont réversibles lorsque les situations changent. La dépendance plus ou moins longue vis-à-vis des parents ou de la communauté, tout comme le désir d'affirmation identitaire par une insertion normale ou par la migration réussie (M. Timera ; C. Rousseau *et alii*), ou sur les marges des institutions sociales (É. de Latour ; R. Bazenguissa-Ganga) n'entraînent pas nécessairement une rupture. Au contraire, dans certains cas les plus extrêmes, on assiste à une réinvention constante des traditions. Les situations les plus édifiantes sont exposées dans les contributions d'Éliane de Latour et de Rémy Bazenguissa-Ganga. Ces auteurs nous convainquent que non seulement l'effondrement du cadre familial et communautaire dans le ghetto d'Abidjan et dans les contextes de guerre civile au Congo ne remet pas en cause la référence qu'ils continuent de constituer, mais leurs répliques, leurs reproductions semblent indispensables dans la gestion et la gouvernance des nouveaux espaces configurés. Cette réinvention constante trace des parcours en zigzag qui semblent reprendre avec persistance les traces laissées par des mémoires dont les leçons sont devenues non pertinentes dans les contextes de crises économiques, politiques, sociales. Aussi bien la migration dans ses deux versants présentés dans ce numéro que la créativité du *hip-hop* telle que mise en évidence par Ndiouga Adrien Benga témoignent de la recherche d'une nouvelle cohérence et de nouvelles structures, sans pouvoir ou devoir échapper aux contraintes des références locales [4]. Dans le cas des jeunes Sahéliens, seul le départ au loin permet d'échapper aux ancrages des liens ethniques, de genre et aux attentes communautaires. Si l'absorption du local par le global, dans les cas décrits par Ndiouga Adrien Benga et dans une certaine mesure par Éliane de Latour et Geneviève Gasser, soulève la question de la géographie sociale, ethnique, religieuse et de ses frontières, les compositions de cultures créoles ne semblent être qu'une réponse partielle et piégée au mal-vivre des jeunes dans les sociétés du Sud [5].

Ce qui est en cause dans tous les textes, ce sont les figures prises par les parcours de jeunes et les lieux de leur reconnaissance, les modes de leur affichage et leurs expressions spécifiques. D'une remarquable plasticité et instabilité, ils interrogent les mutations des sociétés contemporaines avec une intensité telle qu'elle semble refléter plus que toute autre question le malaise actuel. Promesse d'un futur meilleur, sources et ressources de toutes les dérives et fureurs contemporaines, les jeunes restent une énigme pour eux-mêmes, pour les adultes et pour les sciences sociales. Les contributions réunies ici en témoignent. Leur entrée fracassante dans l'espace public dont ils se sont sentis exclus pendant longtemps informe des profondes mutations qui sont en cause. Sont-ils les principaux acteurs de pro-

4 Des comparaisons intéressantes pourraient être faites avec les travaux de J.D. Gandoulou [1989], D. Gondola [1999], R. Bazenguissa et J. MacGaffey [1995], qui sont en même temps une autre manière de vivre la migration.

5 Voir à ce sujet le dossier de *Politique africaine* [2000], « Enfants, jeunes et politique », 80, décembre.

cessus d'individuation indigène [Marie, 1997], ou bien se situent-ils à l'entrecroisement de parcours multiples dans une catégorie sociale aux formes mouvantes qui ne fait que préfigurer de nouvelles configurations communautaires et familiales ? En tout cas, en mettant face à face la contribution de Mohamed-Abdi, et celles d'Éliane de Latour et Rémy Bazenguissa-Ganga, on s'aperçoit que des processus de fabrication de nouvelles affiliations et loyautés ne renvoient pas forcément à des procédures de production d'individus. Une comparaison avec les processus en cause en Asie, informés cette fois-ci par la mise au travail précoce des jeunes serait intéressante. L'analyse du « rêver ensemble » tel qu'il est étudié par Rousseau *et alii*, la primauté de la stratégie individuelle sur le projet collectif dans la migration des jeunes du Sahel et l'actualisation constante des scénarios, aussi bien dans les activités légales qu'illégales, formelles qu'informelles, témoignent de la transformation des assignations collectives et de leur appropriation par les acteurs. Celle-ci s'effectue de manière différentielle selon leur genre et leur localisation dans l'espace social, politique, militaire, effaçant l'articulation entre espace public/espace privé, projet propre/projet collectif, légitime/illégitime, réel/imaginaire… Dans les tensions perpétuelles créées par ces situations, s'organise le rapport à la violence, se jouent la santé mentale et les identités individuelles et collectives. L'exemple des jeunes de Ziguinchor, qui sont de manière contradictoire les principaux acteurs de la rébellion casamançaise, mais aussi les principaux producteurs d'une idéologie et d'une pratique de dénégation de la guerre et de fabrication d'une normalité extrême, est édifiant dans ce cadre. Entre le rêve qui n'en finit pas dans la consommation du *qaad* dans l'enlisement de l'attente du départ, et le refus de la violence par la célébration de la fête permanente, où se situe la frontière entre la folie et l'onirisme ? Ne doit-on pas, dans ces conditions, repenser les manifestations de la folie et de l'individuation qui semblent avoir partie liée ? Illustrent-elles ou non, en dernière instance, l'échec du projet d'insertion et l'impossible satisfaction des assignations et attentes communautaires ? De la sorte, tout comme l'enfant soldat, « le migrant dormant ou libéré » disparaît dans un lieu lointain où la vie sociale est vidée de son sens et du devoir d'afficher une réussite qui s'apprécie à l'aune de catégories qui sont structurées par une logique de l'éthique et du don dont la motricité est remise en cause par le temps du monde. C'est peut-être cela le sens du « coup d'État des jeunes contre les vieux » que Mohamed-Abdi identifie dans l'apparition de formes déstructurées et imprévisibles de la violence au détriment des modes ritualisés et contrôlés par les anciens [6]. Se posent ainsi les questions de la communauté de culture entre les jeunes et les vieux, et au sein de la jeunesse entre les urbanisés et les ruraux, en particulier autour des thèmes de la responsabilité, de la comptabilité et de la violence comme sous-culture, et la question de la citoyenneté [Berlant, 1993].

Le dernier enseignement qui pourrait être tiré des textes présentés ici a trait aux significations changeantes des notions de jeunes et de jeunesse, aussi bien

6 On pourrait procéder à une intéressante comparaison entre les différentes formes de violence traitées par les contributions de ce numéro et le travail systématique réalisé par R. Marchal [1993], J. Abbinck [1998 ; 2000] et P. Richards [1996].

dans le temps que dans l'espace. Nous avons essayé de montrer comment les structures qui ordonnent la jeunesse selon les différents continents et pays qui composent le Sud renvoient au registre du travail et du succès économique en Asie, de la délinquance des enfants de la rue et de la drogue en Amérique latine et du sida et des enfants soldats en Afrique. Toutes ces situations imposent que le regard s'intéresse, au-delà des faits, à la fluidité des conjonctures sociales et à la traque des tours et détours pris par les discours et pratiques des acteurs eux-mêmes. C'est probablement la plus grande contribution de ces textes, en particulier ceux d'Éliane de Latour et Rémy Bazenguissa-Ganga, qui posent en même temps la question morale dans l'exercice de production de sens en sciences sociales, dans la compréhension d'un groupe social qui est produit et s'autoproduit dans le rapport avec la société globale et le temps mondial. À l'intersection du local et du global, de l'autochtone et de la migration, la jeunesse est devenue un enjeu crucial dans le devenir des sociétés du Sud, parce qu'elle porte en elle tout à la fois les conditions d'une modernité d'appropriation ou de rejet, par un retour spectaculaire et souvent violent aux fondamentalismes contemporains, qu'ils soient d'inspiration religieuse ou ethnique [7].

Comment comprendre les mutations en cours et en faire sens ? Quelles approches privilégier entre des procédures d'une extrême rigueur scientifique qui valorisent la mesure, ou une ethnologie qui laisse les acteurs s'exprimer et faire sens eux-mêmes, presque à l'insu de l'observateur ? Le débat est ouvert et déjà les controverses font rage. Il y a certes un intérêt à observer le balancement en cours entre les deux pôles de la pratique des spécialistes des sciences sociales. Les textes présentés en témoignent dans une certaine mesure. En effet, dans les situations africaines, entre le dégoût provoqué par le retour à la barbarie, et « l'avènement de l'anarchie » principalement animé en Afrique de l'Ouest par les bandes de jeunes, décrit au début des années quatre-vingt-dix par Kaplan [1994] [8], d'une part, et le regard amusé et esthétisant porté sur les bandes de jeunes, se dessine un parcours où s'encastrent douloureusement la violence et des formes inédites de fabrications sociales, économiques et artistiques. Celles-ci sont autant musicales que plastiques. Et c'est précisément l'enjeu principal des controverses sur les langues des littératures anthropologiques, historiques, sociologiques… qui tentent d'en rendre compte, prises qu'elles sont entre les entreprises de mise en ordre épistémologique des jeux d'acteurs des jeunes et la restitution d'une parole affolée, parfois perverse, souvent perdue et violente, et toujours sans ancrage, qui s'approprie et se décale des normes sociales qu'elle copie et subvertit dans un même mouvement. Se construit ainsi une lecture simultanée des différentes trajectoires existentielles tragiques des jeunes et de leur absence de place clairement assignée ou reconnue dans l'espace public des pays du Sud. Elle s'appuie sur la métaphore du passage de la manducation de la feuille de *qaad* pourvoyeuse de la douce torpeur du rêve de départ (le « rêve voyage » socialement régulé par les pairs) au dérapage en « rêve folie » (vu comme le départ irrémédiable de l'esprit) (Rousseau *et alii*), et

7 Voir à ce sujet, Ruth Marchal [1993], René Devisch [1995].
8 La « malédiction africaine » a fait l'objet d'un numéro spécial des *Cahiers d'études africaines* [1991].

par l'expérience des enfants de la rue de l'usage des diluants cellulosiques qui ouvre sur le cauchemar « sniffé » qui « scotche » sur place le corps et fait décoller l'esprit. Ne s'agirait-il pas dès lors de se (re)poser la question annoncée il y a plusieurs années par Marc Augé [1977] : comment penser le « hors-limite », du moins une catégorie sociale réfractaire aux limites ?

Bibliographie

Abbinck J. [1998], « Ritual and Political Forms of Violent Practice among the Suri of Southern Ethiopia », *Cahiers d'études africaines*, 150-152, XXVIII (2-4) : 271-295.

Abbinck J. [2000], « La violence, l'État et l'ethnicité dans la corne de l'Afrique : au niveau local et mondial », *Autrepart*, 15 : 149-166.

Abdullah I., Bangura Y. (eds) [1997], Special Issue *Africa Development*, 23 (3-4), « Lumpen Youth Culture and Political Violence : the Sierra Leone Civil War ».

Augé M. [1977], *Pouvoirs de vie, Pouvoirs de mort*, Paris, Flammarion.

Bazenguissa R., MacGaffey J. [1995], « Vivre et briller à Paris. Des jeunes Congolais et Zaïrois en marge de la légalité économique », *Politique africaine*, 57 : 124-133.

Berlant L. [1993], « The Theory of Infantile Citizenship », *Public Culture*, 5 : 395-410.

Blanch M. [1980], « Imperialism, Nationalism and Organised Youth », in J. Clark, C. Critcher, R. Johnson (eds), *Working Class Culture : Studies in History and Theory*, New York, Saint Martin Press.

Brynner J. *et alii* [1998], *Youth, Citizen and Social Change*, Londres, Ashgate.

Cahiers d'études africaines [1991], « La Malédiction », 121-122, XXXI (1-2).

Cruise O'Brien D. [1996], « A Lost Generation. Youth Identity and State Decay in West Africa », in R. Webner, T. Ranger (eds), *Postcolonial Identities in Africa*, Londres, Zed Books : 55-74.

De Boeck F. [1999], « Domesticating Diamonds and Dollars : Identity, Expenditure and Sharing in Southern Zaire 1984-1997 », in B. Meyer, P. Geschiere (eds), *Globalization and Identity : Dialectics of Flow and Closure*, Oxford, Blackwell : 177-209.

Devisch R. [1995], « Frenzy, Violence and Ethical Renewal in Kinshasa », *Public Culture*, Spring, 7 : 593-629.

Dongala E.B. [2000], « Signature Tout doucement, sans faire de bruit… », un témoignage d'E.B. Dongola, *Défis Sud*, 44, décembre : 6-7 (publication de SOS Faim Action pour le Développement, ONG belge).

El-Kenz A. [1995], « Les jeunes et la violence », in S. Ellis (ed.), *L'Afrique maintenant*, Paris, Karthala : 87-109, trad. fr. de « Youth and Violence », in S. Ellis (ed.), *Africa Now : People, Policies, Institutions*, La Haye, DGIS, Londres-Porthsmouth, Currey & Heinemann.

Epstein J.S. [1998], « Generation X, Youth Culture and Identity » (1-23), in J.S. Epstein (ed.), *Youth Culture. Identity in the Postmodern World*, Malden, Oxford, Blackwell Publishers.

Escobar A., Alvarez S. (eds) [1992], *The Making of Social Movements in Latin America*, Boulder, Westview.

Gandoulou J.-D. [1989], *Au cœur de la sape : mœurs, et aventures des Congolais de Paris*, Paris, L'Harmattan.

Gondola Didier [1999], « La sape des *mikilistes* : théâtre de l'artifice et représentation onirique », *Cahiers d'études africaines* 153, XXXIX (1) : 13-47.

Hall S., Jefferson T. (eds) [1976], *Resistance Through Rituals : Youth Subcultures in Post-War Britain*, Londres, Hutchinson.

Honwana A. [1999], « Negotiating Post-War Identities : Child Soldiers in Mozambique and Angola », *Codesria Bulletin*, 1-2.

Kaplan D. [1994], « The Coming of Anarchy : How Scarcity, Overpopulation, Tribalism, and Disease are Rapidly Destroying the Social Fabric of our Planet », *Atlantic Monthly Review*, February : 44-76.

Kourouma A. [2000], *Allah n'est pas obligé*, Paris, Le Seuil.

LÉTOURNEAU J. (éd.) [1997], *Le Lieu identitaire de la jeunesse d'aujourd'hui. Études de cas*, Paris, L'Harmattan.
MAGNET M. (ed) [2000], *The Millenial City. A New Urban Paradign for the 21st Century*, Chicago, Rvan R. Dee, notamment chap. 2, « Crime » (70-100), 4, « Welfare » (192-256) et 5, « Homelessness » (266-274).
MARCHAL R. [1993], « Les *mooryaan* de Mogadiscio. Formes de la violence dans un espace urbain en guerre », *Cahiers d'études africaines*, 130, XXXIII (2): 295-320.
MARCHAL R. [1993], « Power in the Name of Jesus. Social Transformations and Pentecostalism in Western Nigeria », in T.O. Ranger, M. Vaugh (eds), *Legitimacy and the State in Contemporary Africa*, Oxford, McMillan: 213-246.
MARIE A. (éd.) [1997], *L'Afrique des individus*, itinéraires citadins dans l'Afrique contemporaine (Abidjan, Bamako, Dakar, Niamey), Paris, Karthala, Hommes et Sociétés, 438 p.
MBEMBE A. [1985], *Les Jeunes et l'Ordre politique en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan.
NDIAYE J.-P. [1971], *La Jeunesse africaine face à l'impérialisme*, Paris, François Maspero.
Politique africaine [2000], dossier: « Enfants, jeunes et politique », décembre, 80, Paris, Karthala.
OKRI B. [1992], *Étoiles d'un nouveau couvre-feu*, Paris, Julliard.
OKRI B. [1997], *La Route de la faim*, Paris, Robert Laffont.
PETERS K., RICHARDS P. [1998], « Jeunes combattants parlant de la guerre et de la paix en Sierra Leone », *Cahiers d'études africaines*, 150-152, XXXVIII (2-4): 581-617.
RICHARDS P. [1996], *Fighting for the Rain Forest. War, Youth and Resources in Sierra Leone*, Oxford, James Currey, Portsmouth, NH, Heinemann, 182 p.
SEEKINGS J. [1993], *Heroes or Villains? Youth Politics in the 1980's*, Johannesburg, Ravan Press.
SKELTON T., VALENTINE G. (eds) [1998], *Cool Places: Geographies of Youth Cultures*, Londres, Routledge.
THIERCÉ A. [1999], *Histoire de l'adolescence et des adolescents (1850-1914)*, Paris, Belin, Histoire de l'éducation, 334 p.